

Sabine van Wesemael

SÉROTONINE DE MICHEL HOUELLEBECQ :
prédiction du destin tragique de la civilisation occidentale

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 13 (1), 2019, p. 54-66

DOI: doi.org/10.18352/relief.1033

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Les romans de Michel Houellebecq sont ancrés dans les circonstances politiques et économiques dans lesquelles ils sont produits et consommés. L’auteur se montre un adversaire résolu d’une société de consommation qui fait de l’homme un robot conditionné, un atome solitaire. Les romans de Houellebecq tiennent un discours alarmiste stigmatisant la faillite des valeurs. L’utopie du libéralisme est morte ; la liberté est défigurée par les injustices, l’inégalité et la violence. Houellebecq est plus qu’un auteur impliqué, il se veut un prophète du malheur, mais est-il pour autant capable de proposer une alternative crédible aux normes et valeurs morales, sociales et politiques qu’il attaque ?

« Il est vrai que ce monde où nous respirons mal
n’inspire plus en nous qu’un dégoût manifeste,
une envie de s’enfuir sans demander son reste,
et nous ne lisons plus les titres du journal. »
(Michel Houellebecq, *Poésies*, 52)

Dans *La Possibilité d’une île* (2005), l’artiste Vincent introduit l’opposition entre ce qu’il appelle les « révolutionnaires » et les « décorateurs ». Les artistes révolutionnaires sont ceux qui décident de « transmuter leur énergie révolutionnaire en force positive, utilisable par l’ensemble de la société » (147). Les décorateurs, au contraire, sont ceux qui préfèrent se retirer du monde, ceux qui n’acceptent pas de transformer l’entreprise artistique en une œuvre idéologique. Vincent a parcouru les deux voies. Au début de sa carrière, il a voulu intervenir dans le monde pour en changer la direction sinon la nature. Il a été un artiste engagé, un révolutionnaire pur-sang, mais lors d’une exposition de ses installations à New York, il éprouva une grande déception quand il comprit que son pseudo art interventionniste était en vérité incapable de mobiliser le moindre public. Fin des illusions :

J'étais persuadé que les gens allaient changer d'attitude aussitôt après avoir vu mon travail [...]. Bien entendu, rien de tout ça ne s'est produit ; les gens venaient, hochaient la tête, échangeaient des propos intelligents, puis repartaient. (154)

La désillusion de Vincent n'est pas sans conséquence sur sa carrière artistique ; considérant son échec, celui-ci décide alors de se retirer du monde, de s'enfermer dans son sous-sol et d'y créer son propre monde. Sa position est désormais celle du rejet de l'artiste engagé : replié sur lui-même et désabusé, Vincent décide de se désengager complètement.

Vincent, de même que son créateur Michel Houellebecq, apparaît comme un lointain héritier de l'ère du soupçon radical qui porta le dernier coup à la bonne conscience des tricoteurs de messages édifiants. Houellebecq est l'auteur de la défection, du rejet et du refus. Même l'amour ne semble pas capable de sauver le « flasque et douloureux effondrement » (*Sérotonine*, 12) de l'existence. Défection de la posture des engagements à l'ancienne, refus de l'idéologie du politiquement correct, rejet de toute pétition de principe, de toute illusion de maîtrise. Si la littérature de Houellebecq est résolument politique, c'est que ses héros se démarquent de la société, accusent le déclin de leur civilisation et incarnent et pointent les forces obscures qui mènent à un tel anéantissement. Pour autant, Houellebecq nie la question de la responsabilité littéraire ; il déconstruit plutôt qu'il ne construit. En ce sens, nous pourrions le considérer davantage comme un auteur impliqué que comme un auteur engagé au sens sartrien. Les connotations morales de l'idée d'implication résonnent davantage avec le principe d'incertitude accompagnant son geste d'écrire, qu'à l'appel aux armes et à l'assaut que légitime et prépare la notion d'engagement, même si le principe d'incertitude mentionné *supra* n'exclut pas pour autant une volonté critique de dévoilement.

L'idéal et la déception

Il faut dire que Michel Houellebecq a une certaine prédilection pour les idéalistes déçus. C'est ce qui ressort également de son dernier roman *Sérotonine* (2019), qui de par sa structure et sa portée rappelle notamment le premier roman de Houellebecq, publié en 1994 : *Extension du domaine de la lutte*. Le protagoniste, Florent-Claude Labrouste, agronome de 46 ans, se présente comme le spectateur impuissant de sa propre existence. Il déteste son travail au ministère de l'Agriculture et la société contemporaine le révolte. Le roman est imprégné d'une forte critique sociale et en ce sens, nous dirons qu'il s'agit d'un roman impliqué. Florent évoque notamment la crise que traverse l'agriculture française sous la contrainte de la mondialisation du marché : dans *Sérotonine*, le déferlement des abricots et du bœuf argentin est inéluctable et la décision de Bruxelles

de supprimer les quotas laitiers a plongé des milliers d'éleveurs français dans la misère et les a réduits à la faillite. Lors de son séjour chez son ancien camarade d'études, Aymeric, le protagoniste est confronté à des responsables syndicaux qui, ne croyant plus en d'éventuelles négociations, décident d'agir : ces derniers sont prêts à s'engager pour la bonne cause. Ils arrêtent les citernes de lait qui viennent du port du Havre et barrent les routes avec des tracteurs. Lors de la confrontation avec les CRS, Aymeric lève son arme et est tué ; dans les journaux, il est appelé « l'aristocrate martyr de la cause paysanne » (268). Florent respecte son idéalisme, son engagement, il admire Aymeric parce que, jeune, il décida de ne pas travailler pour Danone pour reprendre l'exploitation agricole de son père et y travailler à l'ancienne. Mais il insiste notamment sur toutes les déceptions provoquées par ce choix écologique et par cet engagement : sa femme – Cécile – ne supporte pas la vie rude et primitive du travail agricole et Aymeric ne s'en sort pas financièrement. Celui-ci est obligé de vendre ses terres à des investisseurs étrangers qui sont prêts à payer deux fois le prix du marché. Il sombre alors dans la dépression. Lorsque Florent le revoit, il porte des vêtements sales, il pue un peu et ne chauffe plus sa maison : « [...] il était en train de renoncer à pas mal de choses » (246). Comme une sorte de Don Quichotte désaxé, il se lance dans les protestations organisées par les syndicats mais n'y trouve finalement que la mort ; son idéalisme et son engagement pour améliorer la vie des agriculteurs sont anéantis par les forces contraignantes et morbides de la réalité sociopolitique. Houellebecq, sobrement, insiste sur les désillusions de tout engagement, en évoquant une réalité sociopolitique inéluctable.

Une forte dose de critique sociale

Florent a en horreur tous ceux qui embrassent la concurrence libre et non faussée qui est le nouveau slogan du capitalisme mondialisé. Sa compagne japonaise – Yuzu – l'exaspère parce qu'elle manque de générosité à son égard et incarne un matérialisme abêti (elle n'achète que des articles de marque) et un hédonisme sans principe. Lors du séjour dans un hôtel de charme installé dans un couvent du XVI^e siècle en Espagne, son seul intérêt porte sur le réseau Internet. Le soir, avant de se coucher, elle s'enduit de pas moins de dix-huit crèmes de beauté. C'est donc sans surprise qu'une telle femme ne saurait plaire à un vieux nostalgique comme Florent :

[...] Le nombre d'objets qui lui étaient indispensables pour maintenir son statut de femme était proprement sidérant, les femmes l'ignorent en général mais c'est une chose qui déplaît aux hommes, qui les écoëure même, qui finit par leur donner la sensation d'avoir acquis un produit frelaté dont la beauté ne parvient à se maintenir que par d'infinis artifices, artifices que l'on en vient vite [...] à tenir pour immoraux. (65)

En dressant le portrait de Yuzu, Florent insiste sur les excès de la société capitaliste moderne, reprenant ainsi un thème qui est cher à Houellebecq. Yuzu se rend à des soirées libertines où elle se laisse pénétrer par des chiens. Elle organise même à la Maison de la culture du Japon une exposition sur les nouvelles tendances du porno japonais qui révolte Florent. Dans un mouvement introspectif, celui-ci part à la recherche des femmes qui, à un moment ou un autre, ont joué un rôle important dans sa vie. Or, ce qui réunit ces femmes, c'est qu'elles ont refusé de se plier au mode de vie capitaliste, qu'elles ont emprunté une voie alternative : en d'autres mots, qu'elles se sont engagées. La Danoise Kate, déçue par les Occidentaux, a abandonné sa carrière d'avocate d'affaires pour s'engager dans une mission humanitaire en Ouganda. Claire est devenue actrice. Mais c'est surtout Camille que Florent aimerait revoir. Il était tombé follement amoureux d'elle lorsqu'elle travaillait comme stagiaire dans le service vétérinaire du ministère de l'Agriculture. Après avoir visité un élevage industriel de poules dans lequel la torture des animaux est la triste norme, Camille renonce à ses études vétérinaires. Elle choisit alors un mode de vie nouveau, ne va plus au Super U mais chez les petits commerçants. Aussi, Florent aime-t-il particulièrement Camille qui, à ses yeux, est « pré-féministe », c'est-à-dire prévenante et généreuse : « [...] je n'ai plus jamais eu l'occasion de voir une telle représentation du don » (174). Seule Camille serait, aux yeux de Florent, disposée à la divine abnégation dans l'amour, si ce n'est qu'elle a un fils, ce qui rend cet amour impossible.

Dans *Sérotonine*, comme dans les autres romans de Houellebecq, se profile donc, à l'arrière-plan du script lui-même, un projet didactique : l'auteur part de nouveau en croisade contre le matérialisme, l'individualisme et la dégradation des mœurs. À la fin du roman, Florent comprend que son désir de se reconnecter avec le passé est un échec. Il élabore quelques hypothèses sur la structure de sa personnalité et sur les traits essentiels des civilisations ; il exprime une défiance totale à l'égard de la société capitaliste contemporaine qui menace d'étouffer la vie du Moi :

Avons-nous cédé à des illusions de liberté individuelle, de vie ouverte, d'infini des possibles ? Cela se peut, ces idées étaient dans l'esprit du temps ; nous ne les avons pas formalisées, nous n'en avons pas le goût ; nous nous sommes contentés de nous y conformer, de nous laisser détruire par elles ; et, puis, très longuement, d'en souffrir. (347)

La liberté individuelle n'est qu'une vaine illusion. Or, ce sont ces illusions qui aliènent tout véritable libre arbitre et qui constituent les pires vecteurs de la souffrance morale. Houellebecq reste donc un auteur impliqué dans le sens où

l'entend le père de Jed Martin dans *La Carte et le territoire* quand il loue l'auteur pour ses commentaires sociaux pertinents. Dans *Sérotonine*, la détresse ressentie par Florent semble symptomatique de notre époque. Comme maint autre héros houellebecquien, Florent manifeste une volonté de rupture avec le XXI^e siècle, son immoralisme, son individualisme, son aspect libertaire et antisocial ; c'est pourquoi il se lance sans cesse dans de longues diatribes antimodernes :

il y a juste que j'étais seul, littéralement seul, et que je ne tirais aucune jouissance de ma solitude, ni du libre fonctionnement de mon esprit [...] j'avais besoin d'amour en général mais en particulier j'avais besoin d'une chatte [...] c'est hallucinant ce qu'il y a comme chattes quand on y pense, ça vous donne le tournis, chaque homme je pense a pu ressentir ce vertige, d'un autre côté les chattes avaient besoin de bites, enfin du moins c'est ce qu'elles s'étaient imaginé, [...] en principe la question est soluble mais en pratique elle ne l'est plus, et voilà comment une civilisation meurt, sans tracas, sans dangers ni sans drames et avec très peu de carnage, une civilisation meurt juste par lassitude, par dégoût d'elle-même, que pouvait me proposer la social-démocratie évidemment rien, juste une perpétuation du manque, un appel à l'oubli. (159)

Florent a le sentiment de vivre les ultimes moments d'une civilisation à son déclin. Houellebecq s'intéresse donc de nouveau beaucoup aux phénomènes sociaux ; ses romans contiennent tous une vue sur l'état du monde et de notre culture. Ainsi, dans *Sérotonine*, il évoque le taux de chômage élevé en Espagne suite à la suppression massive d'emplois non qualifiés, puis la crise économique qui a paupérisé la famille de Camille ; il insiste sur les problèmes auxquels sont confrontés les agriculteurs français et, de même que les gilets jaunes, il montre que la plupart des salariés de la classe moyenne arrivent à peine à joindre les deux bouts : 90% du salaire de Florent est dépensé pour payer le loyer, les charges et l'allocation mensuelle. Florent commente, analyse et explique la réalité historique et sociale de son époque ; tout comme son auteur, il est impliqué. En outre, Houellebecq montre avant toute chose que l'homme contemporain n'est plus en mesure de répondre aux exigences imposées par cette société. S'il ne s'y sent plus à l'aise, alors il faut se résoudre à se retirer du monde au lieu de tenter de le conquérir comme Rastignac. Ainsi, comme Florent, la seule issue possible semble être le désengagement, voire la tentation du suicide. Sinon, la seule option viable ou envisageable est de mener une vie insignifiante en périphérie de la société. La lucidité extrême dont est doté Florent ne lui apporte d'ailleurs ni bonheur ni satisfaction. Bien au contraire, son échec social se double d'une vacuité intérieure, d'un vide essentiel. Au cœur même de son être, Florent cultive une sorte de néantisation : « je devais rechercher le vide, le blanc et le nu » (330). Cette constatation n'est pas sans rappeler le fameux vers de Baudelaire : « Car je cherche le vide, et le noir et le nu » (*Obsession*).

Mise en question des pensées totalisantes

Houellebecq écrit des romans impliqués et critiques que l'on pourrait qualifier de sociologisants, comme on n'a peut-être plus eu le droit d'en écrire depuis la doxa du Nouveau roman puis du Nouveau Nouveau roman. Pour autant, Houellebecq n'est pas un écrivain engagé.

L'une des plus célèbres distinctions du postmodernisme est établie par Jean-François Lyotard concernant les « grandes » et les « petites » narrations. Les « grands » récits tels que le christianisme, le marxisme et les Lumières s'appliqueraient à fournir un cadre pour tout. Lyotard est d'avis que l'actuelle vision du monde se caractérise plutôt, au contraire, par de « petits » récits fragmentés, non totalisants et laïcs. Dans *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir* (1979) Lyotard constate la déréliction des grands discours et enregistre la perte des repères qui l'accompagne. Pour lui la notion d'idéologie est fondamentalement suspecte.

Or, Houellebecq et ses personnages partagent cette défiance à l'égard de l'engagement univoque. Florent qui a fait des études d'écologie est répugné par les bourgeois écoresponsables ; il roule en 4x4 diesel et il sabote le programme de tri sélectif en balançant des bouteilles de vin vides dans la poubelle réservée aux papiers et emballages. Il déteste le quartier de la Butte-aux-Cailles avec ses crêperies militantes, ses bars alternatifs et ses magasins bio équitables. Il se moque des ateliers théâtre à destination des chômeurs et des militants Verts qui discutent à longueur de journée sur les conséquences du réchauffement climatique. Il constate aussi avec un certain cynisme que l'idéalisme de ses anciennes compagnes, celui de Claire et de Marie-Hélène, n'est au fond qu'un effort douloureux pour des chimères décevantes. Marie-Hélène a peur de tout : du soja modifié, de l'arrivée au pouvoir du Front National, comme de la pollution aux particules fines ; aussi est-ce sans surprise qu'elle finit par sombrer dans la dépression. Claire, quant à elle, doit se contenter de petits rôles dans des films français à faible budget ; pour gagner un peu d'argent, elle se résigne à lire un texte de Maurice Blanchot qu'elle trouve absolument ridicule sur France Culture. Florent, quant à lui, renonce à tous ses idéaux et préfère désormais chercher son salut dans la provocation : le général Franco est le véritable inventeur, au niveau mondial, du tourisme de charme, les Hollandais sont une race de commerçants polyglottes et opportunistes, Tam, une petite black, suce mieux que la reine d'Angleterre et la pensée et l'écriture de Maurice Blanchot ne suscitent que raillerie et dédain : « je me souvenais juste d'un amusant paragraphe de Cioran dans lequel il explique que Blanchot est l'auteur idéal pour apprendre à taper à la machine, parce que qu'on n'est pas "dérangé par le sens". » (110) Le narrateur houellebecquien prend ici un recul moqueur par rapport à la réalité.

Engagé sur la pente de l'amplification comique et ironique, il n'hésite pas à pousser sa caricature. Pourtant, dans *Sérotonine*, l'humour semble moins présent que dans d'autres romans de Houellebecq.

Un sens de l'aliénation décourageant

Comme maint personnage houellebecquien, Florent finit par être complètement aliéné : séparé de lui-même, des autres et de la société environnante, il se laisse balloter par les circonstances, écœuré par son travail au ministère de l'Agriculture, ne se sentant à l'aise que « dans un bar à tapas fréquenté par des gens battus » (34). Il en arrive même à confondre La République en marche, le parti d'Emmanuel Macron et La France insoumise (28), le parti de Jean-Luc Mélenchon. Bref, « enlisé » et ne voyant plus vraiment de raisons de vivre, il devient indifférent à son propre destin qu'il envisage désormais en prison ou retiré dans un quelconque monastère : en prison comme au monastère, sa vie serait au moins prise en charge par les autres, croit-il savoir. Florent pense pourtant que ses confessions traduisent l'esprit du temps : ses motivations, ou plutôt son absence de motivation, ses valeurs, ses désirs, rien de tout cela ne le distingue, si peu que ce soit, de ses contemporains :

À vrai dire j'étais dans la même situation [qu'Aymeric], à cela près que ma charge de travail n'avait rien d'excessif, et au fond tout le monde était dans la même situation, les années d'études sont les seules années heureuses, les seules années où l'avenir paraît ouvert, où tout paraît possible, la vie d'adulte ensuite, la vie professionnelle n'est qu'un lent et progressif enlèvement [...]. (148)

D'un roman à l'autre, Houellebecq insiste sur les mécanismes de dépersonnalisation et d'aliénation constitutifs du capitalisme contemporain, et c'est peut-être sur ce point névralgique de la poétique houellebecquienne qu'il faut situer quelque chose comme son implication. Lorsque Florent décide de disparaître, il remarque non sans peine : « Il était un peu triste de constater que je n'avais aucun souvenir personnel à emmener : aucune lettre, aucune photo, aucun livre, tout cela tenait sur mon Macbook Air [...], mon passé pesait 1100 grammes. » (79)

Florent ressemble au narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* qui, lui non plus, ne veut même plus participer à la vie : « Mais il y a déjà longtemps que le sens de mes actes a cessé de m'apparaître clairement : disons, il ne m'apparaît plus très souvent. Le reste du temps, je suis plus ou moins en position d'observateur » (78), conclut le narrateur. Et Florent souffre également atrocement de la réalité, adoptant une attitude cynique à son égard, ce qui devient tout à fait manifeste dans la scène où il est confronté aux élèves

normands qui sont passés à l'action pour protester contre la politique menée par le gouvernement :

Pourquoi des jerricans de fuel ? Cela ne laissait rien présager de bon. Je coupai le moteur, hésitant, est-ce que je devais aller lui parler [à Aymeric] ? Mais pour lui dire quoi ? Que pouvais-je lui dire de plus, par rapport à notre dernière soirée ? Les gens n'écoutent jamais les conseils qu'on leur donne, et lorsqu'ils demandent des conseils c'est tout à fait spécifiquement afin de ne pas les suivre, afin de se faire confirmer, par une voix extérieure, qu'ils se sont engagés dans une spirale d'anéantissement et de mort, les conseils qu'on leur donne jouent pour eux exactement le rôle du chœur tragique, confirmant au héros qu'il a pris le chemin de la destruction et du chaos. (253-254)

Florent, porte-parole de l'auteur, exprime ici encore un doute fondamental vis-à-vis de toute forme d'engagement social. Car les protagonistes de Houellebecq sont une métaphore de l'individu désenchanté, séparé des dieux et désormais seul à assumer ce qu'il lui reste de liberté. Michel des *Particules élémentaires* passe des journées entières seul dans son studio avec pour seules sorties les allers-retours journaliers au Monoprix de son quartier. Le narrateur définit son état comme « la traditionnelle lucidité des dépressifs » (226). Il le compare à un poisson indolent qui sort de temps en temps la tête hors de l'eau pour happer de l'air. Michel lui-même se sent « séparé du monde par quelques centimètres de vide » (226). Dans *Plateforme*, après la mort violente de Valérie, Michel passe ses journées à faire des parties de solitaire sur son ordinateur. Florent, quant à lui, décrit sa vie comme « un flasque et douloureux effondrement » (12). Rien d'héroïque ni de magistral ici. Ces récits de fin de vie sont les seuls récits de vie qui restent encore à vivre aujourd'hui.

C'est peu de dire que Houellebecq veut montrer la dégradation de l'être moral dans une société capitaliste moderne devenue invivable ; l'homme n'est plus qu'une particule solitaire, un résidu égaré dans un monde sans repères. Ainsi, après avoir revu une série d'anciennes compagnes, Florent constate non sans peine que le temps des relations humaines semble irrévocablement révolu : « J'en étais donc au stade où l'animal vieillissant, meurtri et se sentant mortellement atteint, se cherche un gîte pour y terminer sa vie » (328). Nul instinct de survie ici. Le commentaire est pathétique.

Isolement et désengagement

À travers ses personnages, Houellebecq formule une critique sociale ou sociétale d'autant plus virulente que ceux-ci ne sont pas capables de formuler une quelconque alternative aux maux perçus et dénoncés comme tels ; le plus souvent, ils sont impuissants à contrer la réalité qui est la leur, ou bien ils préfèrent fantasmer des scénarios de vie alternative anti-utopique, voire

burlesque : le clonage de l'être humain, le tourisme sexuel, la prise de pouvoir d'un politicien musulman et ainsi de suite... La seule échappatoire possible serait la jouissance sexuelle, mais le darwinisme sexuel ne réserve cette possibilité qu'aux mâles alpha, beaux et jeunes. Un homme comme Florent, à la libido défaillante, dépressif et impuissant est tout simplement hors-jeu. Dans *Interventions* (1998), Houellebecq reconnaît d'ailleurs lui-même l'échec de son entreprise quand il affirme que tout engagement véritable est désormais impossible :

Compte tenu du discours quasi féérique développé par les médias, il est facile de faire preuve de qualités littéraires en développant l'ironie, la négativité, le cynisme. C'est après que cela devient difficile : quand on souhaite dépasser le cynisme. Si quelqu'un aujourd'hui parvient à développer un discours à la fois honnête et positif, il modifiera l'histoire du monde. (111)

Houellebecq n'est pas cet auteur, loin s'en faut. Bien au contraire, notre auteur fait preuve d'une volonté perverse et maléfique qui s'acharne à tout faire échouer, à tout anéantir, à tout vouer à la catastrophe. Michel des *Particules élémentaires* est, en ce sens, le porte-parole de l'auteur :

Ce n'était pas vraiment de leur faute, songeait-il ; ils avaient vécu dans un monde pénible, un monde de compétition et de lutte, de vanité et de violence ; ils n'avaient pas vécu dans un monde harmonieux. D'un autre côté ils n'avaient rien fait pour modifier ce monde, ils n'avaient nullement contribué à l'améliorer. (352)

Houellebecq désire donc montrer que tout sentiment de permanence et de cohésion – que ce soit de la personne, de la culture et de l'Histoire – n'est qu'un décor en trompe-l'œil destiné à la ruine. Jamais aucun personnage ne trouve grâce à ses yeux et personne ne peut incarner une quelconque perfection humaine et terrestre. Florent, tout comme Jed Martin de *La Carte et le territoire* et le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, abandonne enfin tout optimisme, il végète, il survit à peine : « [...] ainsi le monde s'était transformé en une surface neutre, sans relief et sans attrait » (342). Il veut se jeter par la fenêtre. Le bonheur se révèle impossible et les tentatives de meubler le vide sont destinées à échouer à chaque fois. Florent se désole du fait que les femmes n'ont plus la capacité du don, ne sont pas généreuses. Même le sexe ne peut plus le consoler : il est impuissant. Il manque l'essentiel : la chaleur et la vie. Or, ce désengagement est peut-être un trait caractéristique du moment postmoderne. Selon Lyotard dans *La Condition postmoderne*, il y a du chagrin dans le *Zeitgeist*, et Lipovetsky dans *L'ère du vide* dit que nous vivons un nouvel air du temps marqué par l'indifférence et le narcissisme. Houellebecq contribue également largement à la défection de tous les systèmes d'explication globale du monde ; ses personnages ne

savent plus s'engager, ne reconnaissent même plus les motifs ou prétextes d'engagement : « Non seulement je ne votais pas, mais je n'avais jamais considéré les élections comme autre chose que comme d'excellents shows télévisés », constate Michel dans *Plateforme* (145).¹ Florent, quant à lui, frappe d'ironie et de sarcasme tout discours social en déconstruisant lieux communs et clichés :

Je tentai de m'intéresser aux débats de société, mais cette période fut décevante et brève : l'extrême conformisme des intervenants, la navrante uniformité de leurs indignations et de leurs enthousiasmes étaient devenus tels que je pouvais à présent prévoir leurs interventions non seulement dans leurs grandes lignes mais même dans le détail, en réalité au mot près, les éditorialistes et les grands témoins défilaient comme d'inutiles marionnettes européennes, les crétins succédaient aux crétins, se congratulant de la pertinence et de la moralité de leurs vues, j'aurais pu écrire leurs dialogues à leur place et je finis par éteindre définitivement mon téléviseur, tout cela n'aurait fait que m'attrister davantage, si j'avais eu la force de continuer. (333)

Dans le monde de Houellebecq, la société est pourrie par les illusions et les fausses valeurs érigées en vérités. Au fond, si Houellebecq et ses personnages ne se mêlent pas de politique, c'est parce qu'ils refusent de croire encore en quelque chose. Regarder la vérité en face, montrer la réalité : tels sont leurs seuls objectifs. Avec un tel rétrécissement des « possibilités du monde », l'engagement devient une notion problématique et conflictuelle. Daniel¹ de *La Possibilité d'une île* semble, à cet égard, le porte-parole fidèle de son créateur. Ce personnage ne cherche pas à transformer le monde ni à agir sur lui mais à le rendre acceptable *a minima* par le biais de l'humour et de la dérision. En fin de compte il nie, lui aussi, toute conviction politique et idéologique :

De toute évidence, Vincent avait oublié quelqu'un dans ses catégories. Comme le révolutionnaire, l'humoriste assumait la brutalité du monde, et lui répondait avec une brutalité accrue. Le résultat de son action n'était cependant pas de transformer le monde, mais de le rendre acceptable en transmuant la violence, nécessaire à toute action révolutionnaire, en *rire* – accessoirement, aussi, de se faire pas mal de thune. En somme, comme tous les bouffons depuis l'origine, j'étais une sorte de *collabo*. J'évitais au monde des révolutions douloureuses et inutiles – puisque la racine de tout mal était biologique, et indépendante d'aucune transformation imaginable ; j'établissais la clarté, j'interdisais l'action, j'éradiquais l'espérance ; mon bilan était mitigé. (158-159)

L'art et la politique

Houellebecq ne souscrit à aucune morale univoque. Lors d'un entretien avec Valère Staraselski dans *Interventions*, Houellebecq explique en ces termes les relations entre l'art et la politique :

Si l'art parvenait à donner une image à peu près honnête du chaos actuel, je crois que ce serait déjà énorme ; et qu'on ne pourrait vraiment rien lui demander de plus. Si l'on se sent capable d'exprimer une pensée cohérente, c'est bien ; si l'on a des doutes, il faut également en faire part. À titre personnel, il me semble que la seule voie est de continuer à exprimer, sans compromis, les contradictions qui me déchirent ; tout en sachant que ces contradictions s'avéreront, très vraisemblablement, représentatives de mon époque. (118)

En fin de compte, l'auteur semble se situer en dehors du duel millénaire entre la moralité et l'immoralité et c'est peut-être aussi pourquoi il semble si difficile de le situer politiquement. On ne peut donc pas affirmer que Houellebecq écrit des romans engagés au sens traditionnel du terme. C'est qu'il s'avère le plus souvent impuissant à concevoir un avenir différent pour notre société. En choisissant des narrateurs désinvoltes, pris entre anxiété existentielle et détachement impuissant, de tels romans traduisent plutôt une certaine gêne vis-à-vis de la tradition très française de l'engagement des écrivains. D'une condition aliénée ne peut naître aucune doctrine saine ni aucune action authentique, comme le constate Florent lorsqu'il se rend compte qu'il n'a jamais réussi à soutenir les positions de l'agriculture française alors même qu'il s'agissait de sa mission :

Mon indifférence à l'époque aux producteurs d'abricots du Roussillon me paraît aujourd'hui un signe précurseur de cette indifférence que je manifestais au moment décisif pour les producteurs laitiers du Calvados et de la Manche, en même temps que de cette indifférence plus fondamentale que je devais ensuite développer à l'égard de mon propre destin [...]. (33)

Houellebecq peint l'indifférence et le néant qui seraient symptomatiques de l'âme contemporaine ; un fondamental manque/refus d'adhésion au monde est la réaction la plus courante au vide ontologique et idéologique. Les personnages de Houellebecq détestent unanimement la société contemporaine et par conséquent sont souvent tentés par l'utopie. Pourtant, s'ils cherchent à concevoir un avenir différent, leur message reste extrêmement confus. Ainsi Michel dans *Les Particules élémentaires* puise ses idées sur le clonage futur dans un catalogue des 3 Suisses et dans les *Dernières nouvelles du Monoprix* ; le dirigeant de la secte des Élohimites de *La Possibilité d'une île* est moins le guide éclairé d'une société nouvelle que la grossière caricature du gourou messianique ; quant à François dans *Soumission*, il se convertit à l'islam sans foi mais pour de simples raisons opportunistes puisqu'il espère ainsi garder son poste à l'université et trouver une jeune partenaire de lit. Dans *Sérotonine*, Florent ne s'intéresse pas à l'avenir ; bien au contraire, il espère trouver du réconfort dans le passé, mais finit par

comprendre qu'il est nostalgique de choses qui ne sont plus : « Le passé on s'y enfonce, on commence à s'y enfoncer et puis il semble qu'on s'y engloutisse, et que plus rien ne puisse tracer de limite à cet engloutissement » (193).

Houellebecq replonge dans le pessimisme

Sérotonine est un roman sombre car le rire y est moins libérateur et son protagoniste, Florent, est un somnambule dans un monde fini. Foncièrement inadapté, il est en proie à un pessimisme que rien ne saurait surmonter et qui, selon son créateur, serait symptomatique de notre époque : « Plus personne ne sera heureux en Occident, pensait-elle [Claire] encore, plus jamais, nous devons aujourd'hui considérer le bonheur comme une rêverie ancienne, les conditions historiques n'en sont tout simplement pas réunies. » (102) Le découragement, les tentatives inutiles, voilà ce qui remplit en fin de compte la vie de l'homme contemporain : « je maintenant le désespoir à un niveau acceptable, on peut vivre en étant désespéré, et même la plupart des gens vivent comme ça [...]. Cependant ils persistent, et il s'agit là d'un spectacle touchant. » (236) Houellebecq se fait à nouveau prophète du malheur : l'humanité dépeinte est irrémédiablement une humanité perdue. *Sérotonine* est un roman qui dit la victoire du rien. La vérité de l'homme réside dans un vide, dans une absence. Toute tentative de donner un sens à la vie est vouée à l'échec ; piégé, l'homme est condamné à vivre au jour le jour une vie à peine médiocre.

Notes

1. Dominique Viart dans *La Littérature française au présent*, signale également que les auteurs contemporains commentent la société, tout en étant conscient de l'impossibilité de tout discours généralisant : « Au début des années 1980 en revanche, l'intervention littéraire n'est plus proscrite : les "écritures du réel" en ont donné l'exemple. Elle ne retrouve pas pour autant les modalités qui furent les siennes des années 1930 aux années 1950. Loin du "roman à thèse", la littérature contemporaine procède plutôt par saisie critique des discours qui témoignent du passé. Elle ne fait pas l'écho d'une idéologie préconçue mais s'énonce depuis cette défection des grands discours que Jean-François Lyotard a décrite » (246).

Ouvrages cités

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Paris, Orphée/La Différence, 1989 [1857].
Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.
– *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.

- *Poésies*, Paris, J'ai lu, 1999.
- *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001.
- *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2006.
- *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.
- *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2019.

Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005.